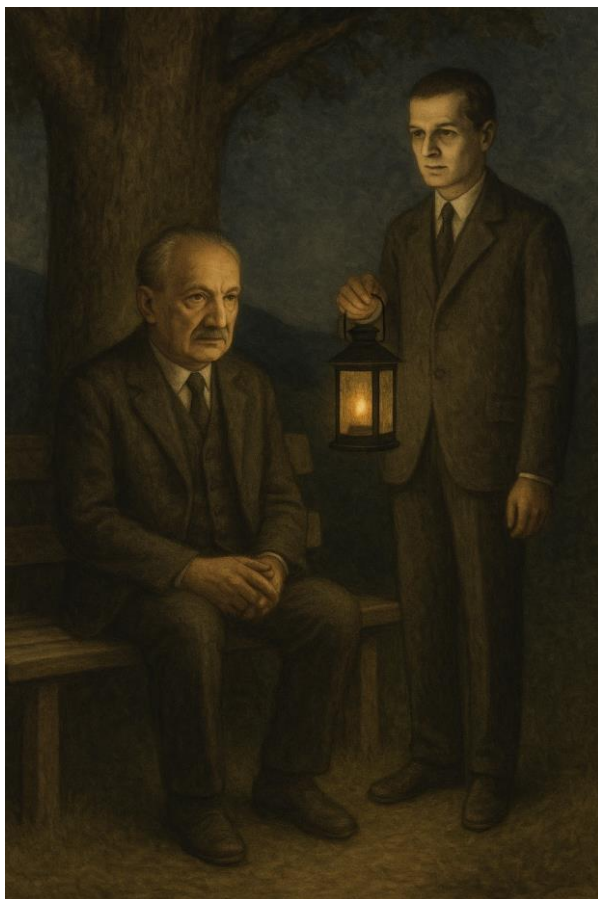


Denis CLARINVAL

HEIDEGGER ET TRAK

DE L'ATTENTE A LA VEILLE



LE REGARD, UN MASQUE SUR LA VUE

Tout est donné dans l'éclat de la surface, sans mensonges, les fleurs et les visages, des cris dans la vérité d'une lumière nue, dans un livre d'images, captures, tout chose est un secret, sans vie : le monde ne se lit pas dans un regard absent, distrait, détourné, les choses s'étalent sans pudeur ni avarice, sans masques, et nos yeux, quand ils s'ouvrent, ignorent du monde ce qui s'y voit. Car le regard n'est pas la vue, il est une lame, une dissection qui détourne, déchire, n'élit qu'une aile tremblante, aveuglement qui arrache à l'horizon des détails qui s'effacent, insignifiants, les ombres du réel ; croyant saisir la rose, il n'en voit que l'insecte, ses yeux sont le reflet d'un éclat, glacé, léger comme un flocon de neige et dans l'ombre se retire la vastitude offerte à l'infini du voir.

Est-ce une époque qui dicte le visible, ce qui peut s'énoncer, qui nomme folie ce qui fut un jour prière, une histoire racontée, héros, qui dit symptôme l'errance illuminée dans le désert d'un monde nocturne ; or git la plénitude, non dans le ciel sans fond mais sous nos pas, chemin, et de nos sens qui voudraient s'en saisir, elle s'échappe, arrogance libre, fugitive, blessant orgueils et vanités plus qu'un jugement divin. Dans la libre étendue toute chose nous est donnée, plus vraie que tous les mots mais, ivres de connaître, nous passons, des aveugles appliqués cherchant dans l'écorce fendue une énigme, la clé d'un savoir à venir, la vérité pourtant déjà est une offrande devant nos yeux soudés dans des regards avides, ce qui se donne à voir n'est plus qu'abîme creusé dans cette inattention et regarder devient un masque déposé sur la vue.

La vue, plaine silencieuse et sans bornes, épouse du monde ses moindres plis, accueillant terre et ciel dans leur union féconde, élan du chêne, qui les regarde s'arme d'un voile, linceul du monde, et de tris meurtriers, n'en garde qu'un fragment, un éclat sans racine, une image sur le mur des principes et des catégories, s'inventant des secrets dans les cendres visibles, trompant la nuit d'une lumière sans éclat ni brillance, éteinte. Le langage se brise et puis se perd dans ce qui semblent failles, les tessons d'un verbal sans support, sans accroche, vidé de tout ce qu'il peut dire. il décline et il nomme, séparant toutes choses, dépeçant la présence, Ecorchant la peau pour qu'en suinte une essence, un dire du vide mais les mots s'effondrent, brisés dans leurs propres failles, bulles creuses éclatées sur un monde qui n'est plus que lambeaux, le dépli de sa peau.

Ô transparence du mot quand il devient blessure, que saigne le réel quand il s'y engouffre, comme un vent noir, dans les aspérités des choses, fractures, et dans cette déchirure le langage se dissout, non plus un voile mais la béance du monde, et dans cette plaie, muette de tous les mots s'ouvre alors une évidence, la chose s'affirme quand se défait le mot qu'elle transperce de sa nue vérité, cendres du verbe absorbées par le monde, le dire vaincu n'est que sciure. Ainsi Trakl s'est tu devant la vitre d'un hiver, l'obscur de la forêt nocturne, les mots sont transparents comme une glace posée sur des tombes laissant apparaître tous les os qu'elle recouvre, ils laissent passer le froid au travers de leurs mailles, la nuit qu'on ne saurait nommer, et l'homme alors s'efface pour que le monde paraisse, une clarté nue, inhumaine, sans voix, absente de toute grammaire, sans lexique, là où le dire, dépouillé, vidé, épuisé de lui-même, s'effondre dans la présence pure.

Nietzsche, l'intrépide inactuel, déjà riait de l'illusion des masques, les métaphores du langage quand l'essence n'est qu'un fard plaqué sur une surface, une autre peau, et l'homme, convaincu de savoir, détourne les yeux, s'adresse au ciel de sa Raison, souveraine, et il forge des arrière-mondes dans l'illusion de sa propre lumière, des mots plus abstraits que le vide, déniaient que tout, sans retenue, se livre à même la peau, et que la peau du monde est sa seule profondeur, un épiderme qui n'a rien à couvrir. Ce que l'on voit n'est pas ce qu'on regarde, Don Quichotte du savoir et des sûretés, car le regard, cupide, avare de ses mainmises, détourne de l'essentiel, du vivant dans l'Esprit, devenir, l'effondrement survient alors, quand le mot se déchire, quand le regard se brise, que la vue s'ouvre à ce qui s'offre aux mains tendues pour recevoir, accueillir le monde en sa surface qui s'élève en nous tel un abîme et nous, humblement et sans remords, nous y tombons, éblouis de toute cette clarté nue.

LE REGARD, UN MASQUE SUR LA VUE

Tout est donné dans l'éclat sans mensonge de la surface :

fleurs, visages, cris, livrés à la lumière nue.

Les choses ne se cachent pas, elles reposent offertes,

et nos yeux, même ouverts, n'en retiennent presque rien.

Le monde se livre sans secret ni détour,

mais la vue s'efface dans l'ombre du regard.

Car le regard n'est pas la vue : il choisit, il sépare,
il détourne, déchire, n'élit qu'un fragment fragile.
Croyant saisir la rose, il ne garde que l'insecte,
croyant capter des yeux, il n'en voit qu'un éclat.
Ainsi se perd l'immensité offerte,
dans l'aveuglement d'un savoir minutieux.

Chaque époque impose ses mots de triage :
folie pour la prière, symptôme pour l'errance.
Mais sous nos pas gît la plénitude intacte,
qui se dérobe sitôt qu'on croit la saisir.
Elle n'est pas dans le ciel lointain mais dans la poussière,
elle échappe aux orgueils comme aux certitudes.

Nous passons aveugles, appliqués à chercher
un signe caché sous l'écorce des choses,
alors que la vérité brûle déjà dans la lumière.
Mais le regard avide creuse un abîme,
il masque la vue, il voile l'essentiel,
et la présence se retire dans ce détour.

La vue, plaine silencieuse, ne connaît pas de limites :
elle accueille terre et ciel dans leur union muette.
Mais le regard se dresse comme un obstacle,
linceul posé sur la clarté du monde.
Il n'en garde qu'un éclat sans profondeur,
et invente des secrets dans les cendres visibles.

Alors le langage se brise en tessons dispersés :
il nomme, sépare, écorche la présence.
Il croit découvrir une essence sous la peau,
mais ses mots se défont dans leurs propres failles.
Et le monde s'y réduit à une surface fragmentée,
à l'éclat fragile d'un miroir fendu.

Ô transparence du mot quand il devient blessure,
quand le réel s'y engouffre comme un souffle glacé.
Alors le langage n'est plus voile mais déchirure,
et dans cette fracture se révèle l'évidence :
la chose s'affirme quand le mot s'effondre,
et le dire vaincu n'est plus qu'un silence.

Ainsi Trakl se tait devant la vitre d'hiver :
les mots sont transparents comme la glace.
Ils laissent passer le froid, la nuit muette,
et l'homme s'efface pour que le monde paraisse,
clarté nue, inhumaine et sans voix,
où le dire s'écroule dans la présence pure.

Nietzsche déjà riait du masque des essences :
le langage n'est qu'un fard posé sur la surface.
L'homme détourne les yeux, forge des arrière-mondes,
s'invente des certitudes dans l'ombre de sa raison.
Mais tout se donne sans réserve à même la peau :
unique profondeur du visible, sans secret.

Ce que l'on voit n'est pas ce que l'on regarde.
Le regard détourne, avide et inquiet.
Mais l'effondrement survient quand il se brise,
quand le mot se déchire et que la vue s'ouvre.
Alors la surface s'élève comme un abîme,
et nous y tombons, éblouis de clarté nue.

Heidegger et Trakl : de l'attente à la veille

Introduction : une rencontre manquée

Lorsque Heidegger publie en 1953 son essai « La parole dans le poème », il tente de lire l'œuvre de Georg Trakl comme un lieu d'éclosion de l'Être. Après Hölderlin, qu'il avait déjà placé au centre de sa pensée, Trakl lui semble incarner une autre figure du poète « fondateur », capable de dire l'inexprimé et d'ouvrir l'espace du séjour. Mais cette lecture, qui se voulait fidélité au poème, révèle surtout une opération de forçage herméneutique : Heidegger plie Trakl à son propre dispositif, jusqu'à en nier la singularité.

Car Trakl n'est pas Hölderlin. Là où Hölderlin pressent une réconciliation possible dans le sacré, Trakl ne montre que l'effondrement, la dissolution, le silence. Là où Heidegger cherche à retrouver une orientation, Trakl s'enfonce dans l'irréductible étrangeté. Là où le philosophe veut lire un passage vers le sacré, le poète ne laisse subsister qu'une voix fragile, spectrale.

Trois points sont décisifs dans cette confrontation manquée : l'« étranger » de *Printemps de l'âme*, les « inengendrés » de *Grodek*, et le *Crépuscule spirituel*.

I. « L'âme est de l'étranger sur terre » : l'exil contre l'orientation

Dans *Printemps de l'âme*, Trakl écrit : « L'âme est de l'étranger sur terre » (*Die Seele ist aus der Fremde auf Erden*). Tout lecteur ressent immédiatement la radicalité de cette affirmation : l'âme n'est pas chez elle, elle n'appartient pas, elle est vouée à une altérité irréconciliable. L'étranger n'est pas un voyageur qui chemine vers une patrie, mais une figure du non-lieu, du dénuement absolu.

Or Heidegger ne supporte pas ce non-séjour. Il traduit l'« étranger » en voyageur de la terre, en quête d'un séjour qui corresponde à son âme. Il lit dans ce vers non pas une destitution, mais une orientation : l'âme est en chemin vers une terre promise, et le poète devient celui qui ouvre ce chemin.

Ce déplacement rejoint le geste de « Pourquoi des poètes ? » où Hölderlin était présenté comme le devancier, celui qui va « au-devant » de l'humanité et qui prépare pour elle un séjour. Trakl se retrouve pris dans la même figure : le poète comme guide, comme précurseur, comme « dis-closant » de la terre qui convient.

Mais Trakl n'est pas Hölderlin. Rien, dans ce vers, ne dit l'attente d'une terre. Tout indique au contraire le caractère sans-lieu de l'âme, sa désorientation radicale. En convertissant l'exil en cheminement, Heidegger trahit la gravité de cette étrangeté.

II. *Grodek* et les « inengendrés » : avenir coupé VS race nouvelle

Dans son dernier poème, *Grodek*, écrit au front peu avant sa mort, Trakl évoque les morts innombrables de la guerre et ajoute :

GRODEK

« Le soir, les forêts automnales résonnent

D'armes de mort, les plaines dorées,

Les lacs bleus, sur lesquels le soleil

Plus lugubre roule, et la nuit enveloppe

Des guerriers mourants, la plainte sauvage

De leurs bouches brisées.

Mais en silence s'amasse sur les pâtures du val

Nuée rouge qu'habite un dieu en courroux

Le sang versé, froid lunaire ;

Toutes les routes débouchent dans la pourriture noire.

Sous les rameaux dorés de la nuit et les étoiles

Chancelle l'ombre de la sœur à travers le bois muet

Pour saluer les esprits des héros, les faces qui saignent ;

Et doucement vibrent dans les roseaux les flûtes sombres de l'automne.

Ô deuil plus fier ! autels d'airain !

La flamme brûlante de l'esprit, une douleur puissante la nourrit aujourd'hui,

Les descendants inengendrés. »

La lecture immédiate est limpide : ces « enfants non nés » sont les descendants impossibles, les fils qu'on ne verra jamais, les vies interdites par la mort des pères. C'est la stérilité tragique de l'histoire, l'avenir coupé net.

Heidegger, là encore, refuse ce constat. Pour lui, les « inengendrés » ne désignent pas les enfants impossibles, mais une nouvelle humanité. Il joue sur le mot : « in-engendrés » signifie « sans genre », c'est-à-dire délivrés des dualités sexuelles, libérés de la dispute qui accompagne la différence des genres. Ces inengendrés seraient donc la promesse d'un recommencement, d'une enfance originaire retrouvée.

Ainsi, là où Trakl constate un gouffre, Heidegger projette une genèse. La mort devient l'annonce d'un peuple nouveau, la stérilité se transforme en pureté. Tout le tragique est effacé, converti en orientation positive.

Mais l'expérience poétique de *Grodek* ne laisse pas place à cette relecture. Le poème dit la fin, pas le recommencement. Il dit la coupure, non la promesse.

III. *Crépuscule spirituel* : extinction VS sacré

Dans « *Crépuscule spirituel (Geistliche Dämmerung)* », tout le poème décrit un effacement progressif : le gibier sombre à l'orée de la forêt, le vent qui cesse, le merle qui se tait, les flûtes d'automne qui s'éteignent, le sujet ivre de pavot qui traverse l'étang et le ciel étoilé.

Enfin, seul subsiste : « Toujours résonne la voix de lune de la sœur / À travers la nuit spirituelle. »

Tout conduit à une lecture claire : c'est le crépuscule du spirituel lui-même. L'âme se retire, se dissout, s'efface, et seule demeure une voix fragile, spectrale, lunaire. Pas de salut, pas de sacré, mais la persistance ténue d'une résonance au cœur de la nuit.

Heidegger, une fois de plus, refuse la fin. Pour lui, le crépuscule n'est pas extinction mais passage : le spirituel s'accomplit dans le sacré. Le déclin devient transmutation, et la voix de la sœur figure non pas une trace spectrale, mais une ouverture au séjour. Autrement dit, le poème de l'effacement est retourné en poème de la promesse.

Or tout, dans ce texte, dit au contraire l'absence de salut. Le spirituel sombre, il ne se relève pas. Et la sœur n'est pas médiatrice du sacré, mais fragile survivance de l'âme.

IV. La tentation hölderlinienne

Le geste heideggérien se répète : l'étranger devient orientation vers une terre, les inengendrés deviennent une humanité nouvelle, le crépuscule devient passage vers le sacré.

Dans chaque cas, Heidegger substitue à l'effondrement tragique une logique de promesse. Le modèle implicite est toujours Hölderlin : le poète comme devancier, comme gardien du sacré, comme guide vers un séjour de l'Être.

Mais Trakl ne se laisse pas réduire à cette matrice. Sa poésie dit la dissolution, le silence, l'absence de séjour. Elle ne fonde rien, elle témoigne d'un monde qui s'effondre. En le ramenant à Hölderlin, Heidegger neutralise sa singularité.

Conclusion : de l'attente à la veille

La rencontre entre Heidegger et Trakl demeure manquée, non pas par manque d'attention, mais parce que le philosophe ramène toujours l'expérience poétique à la logique d'une promesse. Ce qui, chez Trakl, se donne comme effacement, dissolution et silence, Heidegger le transforme en chemin, en orientation, en passage vers le sacré.

Mais cette transmutation ne respecte pas la singularité de Trakl. Dans ses poèmes, l'« étranger » n'est pas le voyageur d'une terre à venir : il dit le non-lieu irréductible de l'âme. Les « inengendrés » de Grotdek ne sont pas l'annonce d'une humanité nouvelle : ils sont la figure d'un avenir coupé net, d'une génération impossible. Le « *Crépuscule spirituel* » n'ouvre pas au sacré : il montre l'extinction même du spirituel, et la persistance spectrale d'une voix fragile.

Face à la dévastation, Heidegger propose l'attente, la disposition qui espère un séjour encore caché. Mais Trakl, lui, ne connaît pas cette promesse. La dévastation, comme nuit du monde, n'ouvre sur aucun renversement. Elle expose seulement à une tâche plus humble et plus radicale : la veille. Non pas l'attente d'un monde nouveau, mais la garde silencieuse de ce qui luit encore faiblement au plus profond de l'obscurité.

C'est là que Trakl retrouve, paradoxalement, Hölderlin : non pas comme fondateur d'un nouveau séjour, mais comme poète de la garde. La poésie n'est pas la lumière qui succède à la nuit, ni le guide vers un pays de salut : elle est le soin accordé à la plus ténue des résonances, le maintien de l'étincelle fragile au sein du monde obscur. Le poète n'ouvre pas l'Être, il veille sur ce qui, dans la nuit, ne s'est pas encore éteint.

Le poète n'est pas le berger de l'Être, mais le gardien d'une étincelle fragile dans la nuit du monde.

DE L'ATTENTE

« Mais qu'est-ce que tu attends ? » me dit-elle agacée :

« Du loin où tu regardes que pourrait t'arriver ?

Tous tes soupirs semblent être à ce messager,

J'entends pleurer ton cœur : pour qui ces larmes versées ? »

J'attends la délivrance de ce monde dévasté,

Le retour du poète qui dit les mots sacrés :

Que nous reviennent les dieux, lui seul peut les nommer

Et, dans la nuit du monde, en offrir la Clarté.

J'attends celui qui veille, de nos âmes le berger,

Qu'en nos désolations l'Esprit vienne s'abriter,

Qu'il demeure parmi nous ce qui s'en est allé

Et que nos vies débordent de cette félicité.

C'est l'Esprit qui nous manque en ce Tout effondré,

Le souffle de nos vies par une mort absenté ;

On ne voit plus des cimes que de sombres nuées,

Jusqu'au bas les rivières refusent de s'écouler.

Qui les retient si haut qu'on n'en peut s'abreuver,

Que dans les prés jaunis plus rien ne veut pousser,

Que du sein de leurs mères les agneaux sont privés

Et ne sonne que le glas au sommet du clocher.

J'attends que sur le monde une pluie vienne à tomber,
Que s'allongent des rivières de leurs lits désertées
Et qu'aux visages des hommes la joie vienne s'accrocher,
Par ses mains inutiles la terre soit sanctifiée.

J'attends que sur tes lèvres un sourire soit posé,
Qu'au retour du printemps de notre œil asséché
S'écoule en quelques larmes le désastre oublié
Et la joie de renaitre qu'annonce le grain semé.

Voilà ce que j'attends, sur l'horizon penché,
Car je sais du lointain qu'au proche il est donné,
Donné ce que de l'âme nous avons oublié,
Une puissance tranquille dont tout chêne est armé.

On redoute que le temps d'hauteur veuille nous priver,
Qu'au retour à la terre l'horloge nous ait damnés
Car elle décompte l'en vain au pas d'un balancier :
Du souffle qui nous porte le temps est meurtrier.

On croit ce qu'on attend être une mort annoncée,
La fin des illusions dont l'humain s'est bercé ;

Vade Retro, pensée d'un vivre injustifié :

La mort n'est salulaire qu'aux destins contentés.

Le temps

Mais qu'espères-tu, l'ami, que je ne peux porter ?

Crois-tu que des horloges une heure peut s'arrêter,

Une minute, une seconde ou encore la moitié ?

Jamais le temps se pose car il est empressé.

Toujours il est fuyant, d'illusions pourchassé,

Le rêve des romantiques qui tout voudraient durer ;

N'aspire à ces chimères que je ne peux donner,

Prends du temps ce qu'il offre : le reste est vanité !

« On doit prendre le temps », prière des fatigués

D'exister selon l'heure par les astres arrêtée ;

Imagine que la lune se lasse d'ainsi tourner

Et la terre avec elle pour les saisons marquer...

« Cela est impossible ! Qui peut les arrêter ? »

Les aiguilles sont pareilles qui sont faites pour tourner

Toujours dans le même sens, en fuyant le passé :

Ainsi s'en va le temps qu'on ne peut rattraper.

Ainsi donc tu attends la fin de ton passé
Et tu cours derrière moi, espérant l'oublier ;
Mais chaque instant qui passe toujours est dépassé
Et ce qu'on croit devant derrière sera laissé.

Le patient

Il n'est que la patience qui peut te désarmer
Car, sereine et tranquille, sans se précipiter,
Elle prend de chaque instant son peu d'éternité,
En étreint la saveur et la Simplicité.

Car simple est l'Eternel que tu voudrais masquer,
Accabler de néant et aux faits conjuguer :
Un lot d'événements à d'autres succédés
Et dont se fait l'Histoire qui est leur enchainé.

Or quand la mer est lasse de s'être tourmentée,
Qu'elle lance ses dernières vagues au front de la jetée
Et n'est plus que rideau sur un abîme tiré,
En son profond sommeil, le temps est ignoré.

En va ainsi des hommes par le temps torturés
Car il peut s'écouler et ses mailles étirer,
L'obscurité du soir toute chose vient effacer

Et plonger dans l'oubli chaque heure de la journée.

Que sais-tu de nos rêves que tu ne peux troubler,
Prisonnier des horloges au seuil de nos pensées :
Dans le pli des tentures, les commodes fissurées,
Tu demeures à distance, de nos vies l'étranger.

Le temps

Mais quand revient le jour, déjà je suis levé !
Souviens-toi de l'apôtre quand le coq a chanté
Et qu'il a par trois fois son ami renié :
Il a suffi d'une aube pour qu'il soit son passé.

Demain ne s'attend pas, hier l'a condamné !
Et toujours tu seras ce que tu as été.
Tu dis que la patience suffit à me damner :
Attends si tu le veux, toujours je reviendrai !

Si le temps est moqueur de quoi peut t'arriver,
C'est que pour lui tu n'es qu'un être accidenté,
Le fruit du maître-hasard qui m'est un étranger :
Ma seule nécessité est des heures avancer.

Je tourne sur moi-même comme la roue d'un meunier :
Que le grain s'y écrase par moi ne fut pensé ;

C'est l'homme qui fait du temps ce qui le satisfait

Et quand il est trop tard il se met à pleurer.

Que puis-je à son malheur ? Je n'ai rien inventé !

C'est lui qui de toute chose le temps veut mesurer.

Je ne suis qu'étalon à deux astres accordé :

Qu'on fasse de moi mesure par l'homme fut imposé.

Le patient

Le temps ne sert aux hommes qu'à leur monde dominer,

Maitriser ce qui change et même l'anticiper,

Prévoir ce qui sera, sachant qu'il a été :

Ce temps qui leur échappe, c'est eux qui l'ont créé.

Au cadran de l'église onze heures vient de sonner,

C'est celle de l'Angélus, son travail arrêter,

Déposer son outil et au ciel s'adresser :

Ce dieu qui sait le temps on s'honore à prier.

Et pourquoi pas ce soir quand l'œuvre est achevée,

Que l'homme en sa demeure y dénoue sa journée

Et peut de son ouvrage le repos sanctifier :

Le temps est de nos peines son aidant meurtrier.

A suspendre le temps s'il nous faut renoncer,
Qui veut s'en détacher le vit à contrepied :
Aussi quand il s'avance oser s'en reculer,
Le devancer peut-être quand il traîne au passé.

Le temps sera toujours : on ne peut l'ignorer !
Quand il se fait obstacle, on doit le contourner,
L'écarter du chemin que l'on se veut tracer
Et laisser dans l'ornière son fléau s'embourber.

Le temps

C'est à la délivrance que tu viens t'attacher,
De la dévastation fuir sa nécessité ;
Or pas quelles mains le monde en vint il à sombrer ?
Faudrait-il des humains que les deux soient coupées ?

Or je sais trop par l'homme une Nature oubliée :
Doit-il être manchot pour à Soi retourner ?
Je vois que l'animal du temps n'est questionné,
Ainsi que la forêt où il crut demeurer.

Il y a trop de vie que l'homme en a chassée
Par le bruit des machines et les arbres coupés ;
Quand l'eau ne jaillit plus de sa source encombrée,

Tritons et salamandres ne peuvent la vie donner.

Les enfants de la biche de soif ont déserté

Les cendres d'un mouvoir jadis de vert nappé ;

Où sautaient les grenouilles trop de ronces ont poussé

Et des oiseaux le nid ailleurs s'est consolé.

Crois-tu que ta patience cette vie peut ramener,

Qu'il faut laisser au temps de tout recommencer ?

Je ne suis qu'instrument de vos mains prisonnier :

À vous d'en faire usage selon ce qu'il vous plait...

Le patient

Je sais qu'au temps les hommes ont leur vie sacrifié

Et celle de leurs pareils de futur empêchés ;

J'avoue que la patience n'y pourra rien changer

Si les mains dans ses poches l'homme entend conserver.

Patient est le semeur dont le grain est jeté :

À la faveur du ciel l'avoine saura pousser ;

Mais il faut que la terre de sillons soit creusée,

Que l'arbre qui n'est plus sitôt soit remplacé.

Il n'est pas de patience à les bras se croiser
Mais d'une résignation la vaine stupidité ;
L'attente n'est pas sommeil, de rêves s'illuminer
Mais une méditation par les choses imposée.

Méditer pour pouvoir la tendance inverser
Qui, méprisant le monde, l'amène à s'effondrer ;
Voilà de quoi l'attente nourrit nos destinées :
Refuser par hier que demain soit brisé.

Il n'est pas d'autre terre que l'on puisse habiter :
Qui en poursuit le rêve déjà s'est incliné ;
Si tout n'est pas perdu, du peu qui est resté
Il faut que le souci nos mains vienne agiter.

VEILLE

1.

Dans la nuit profonde où tout se retire, obscurité du monde,
Le poète demeure, sans attendre et sans vouloir, taciturne,
Non pour scruter un signe encore à venir, une possible rédemption,
Mais pour habiter le silence qui s'ouvre dans les ténèbres.
La veille ne cherche pas à percer l'ombre, à éclairer l'obscur,
Elle consent à l'épaisseur du monde, à sa ruine et sa défaite,
Elle se tient comme une lampe, flamme vacillante d'un cierge
Dans le vent, présence nue au seuil de l'invisible et l'ineffable.

2.

Le temps s'épuise en gouttes lentes et pesantes, présences
Sans passé ni avenir, éternité traversant figeant le cours,
L'instant seulement qui s'étire comme un fil sans accroches,
Où se suspend la fragilité des souffles, demeure de l'Esprit,
Le regard ne perce plus rien, il recueille, dans le creux d'une main tendue,
Il se laisse traverser par la nuit elle-même, par l'insaisissable obscurité
Du monde et ce qu'il voit, non ce n'est pas la forme des choses mais
La respiration sourde de leur absence, la béance de la nuit abyssale.

3.

Veiller, c'est consentir à la perte, aux failles, à la brisure des choses,
A l'effacement des visages, au repli du réel dans sa peau nue, sans fard,
A la dérive des paroles qui s'éteignent et meurent dans l'abîme du non-sens.
Mais dans cet effacement surgit une clarté, fragile, vacillante, menacée,
Ce n'est pas lumière éclatante, l'éblouissement des phares mais le halo discret,
Il sait, lui le poète, que l'obscur conserve sa propre lueur, qu'elle jaillit du cœur
Même de la nuit, que l'ombre portait encore la promesse d'une fidélité plus forte
Que tout effacement, que tout recouvrement sous le linceul de la mort.

4.

Les signes en sont témoins, remarquables mais ténus, quasi imperceptibles :
un frémissement dans l'air, un battement dans le lointain, la rosée du matin,
une main qui se soulève et se tend vers l'inconnu, un regard à demi clos.
Ils ne prouvent rien, ils ne rassurent pas, la force d'une puissance tranquille,
mais ils disent la persistance de l'esprit, le souffle qui tout traverse et le redresse,
qui demeure auprès de nous dans le silence propre aux instants les plus discrets
et nous apprend que voir n'est pas regarder, car le regard souvent se perd, distrait,
mais accueillir le tremblement d'une présence, toujours singulière dans sa fragilité.

5.

La veille n'est pas l'attente d'un avènement, irruption du merveilleux dans
La sublimation, retour impossible de ce qui jamais ne fut perdu, oublié,
elle ne se nourrit pas des illusions fragiles, des rêves débordant la nuit,
Elle est fidélité, simple et nue, sans projet ni dessein, sans horizon que
Traverse un éclair, elle se tient auprès de ce qui se défait, des cendres de
L'éteint, elle garde dans le retrait la chaleur d'un souffle sur la braise qui
Demeure dans l'extinction et dans le dénuement extrême du monde,
Effondrement, elle persiste comme une prière muette aux dieux absents.

6.

Ainsi le visible s'ouvre à l'invisible qui le traverse et en brise l'épaisseur,
non pas révélation soudaine, une illumination au bord de la falaise, un chant,
mais comme à une vibration continue, une corde tendue entre les mots ;
Et tout ce qui se tient là, dans sa nudité, dévoilé de tout masque, est déjà traversé,
tout ce qui se tait résonne encore dans le secret, adressé comme une énigme,
Alors veiller, c'est prêter l'oreille à ce murmure, ouvrir ses yeux au-delà du regard,
Le monde, se découvrant, n'est plus simple surface, une écorce sur la chair mais
Profondeur offerte au regard quand il consent à l'ineffable de l'invisible.

7.

La veille est une humilité qui renonce au savoir, à l'emprise et la contrainte,
Elle ne possède rien, elle ne retient pas ce qui s'efface dans l'impuissance des mots,
Elle se tient à côté, sur la rive du monde tel qu'il s'écoule, elle l'accompagne
Comme une main posée sans poids sur cela qui s'échappe, toujours, non capturable,
Et c'est dans ce retrait de la veille que naît la présence vraie au tout du monde,
dans cette sobriété qui ne réclame rien, sans exigence, le simple qui renonce ;
Et ce qui demeure, Hölderlin le savait, quand toute eau se perd dans la mer profonde,
le poète seul le fonde, par sa veille, non qu'il le crée mais le recueille et le garde.

8.

Dans le silence qui s'épaissit et tout enveloppe comme un brouillard,
un souffle traverse encore, profond, sans empressement ni volupté,
chaque respiration est un monde suspendu dans l'éclat d'un éveil,
chaque battement de cœur une traversée dans le désert des âmes,
Le corps se défait mais l'esprit, lui, demeure, au-delà de toute perte,
comme une clarté fragile qui s'attarde, dans le refus du déliement,
La veille accueille sans détour ni refus, immersion dans l'Ouvert,
ce passage où la vie s'ouvre à l'inconnu d'une autre vie plus vaste encore.

9.

Alors la nuit devient plus que nuit, seuil d'une aurore inconnue, jamais
Levée, non elle n'est pas l'obscur, elle n'est pas la lumière, mais une libre
Etendue, un entre-deux où tout chose se confie dans sa vérité singulière.
Le veilleur ne nomme pas ce qu'il voit, il le garde comme un précieux trésor
Dans sa fidélité, sans armes et sans ruses, à tout ce qui demeure, bien au-delà
Des mots et dans ses yeux brille encore la présence, muette et pourtant si claire
de ceux qui, traversent la vie, s'offrent à la porte de l'éternité et de l'infini,
Alors il sourit, lui le poète, dans l'accueil humble et sincère de la lumière.

10.

Quand le jour enfin se lèvera, sans nous, présents seulement en notre absence,
et que le monde continuera son chemin, vers d'autres vies et d'autres morts,
la veille aura gardé ce qu'il fallait garder, non pas un corps, non pas un souffle,

Mais une trace une empreinte à jamais gravée dans l'infini du monde qui jamais
Ne s'éteint. Non, ce qui demeure n'est pas l'inerte d'un corps blanchi, éteint,
Mais la clarté muette inscrite au cœur même du vivant, l'Esprit que rien n'attache,
Et dans le bleu adorable du matin nouveau, quand vie est mort et que mort est aussi
Une vie, le poète seul dira la veille de ce qui sauve, plus loin que tous les adieux.

VEILLE DU MATIN

1.

Le coq appelle depuis longtemps déjà l'aube encore voilée,
sa voix s'élève, rauque, heurtée, mais persévérante,
comme si dans chacun de ses cris se rassemblait toute la mémoire de la nuit.
Le jour peine à se dresser, mais l'animal ne renonce pas à l'annonce,
car le jour doit naître, même dans le tremblement du souffle.
Et moi, immobile, je veille en silence auprès de lui, replié,
j'entends dans ce chant fragile plus qu'un signal d'aurore :
l'obstination de la vie à se lever malgré la fatigue du monde.

2.

Chaque appel résonne dans le ciel encore clos, audacieux,
il fend les brumes épaisses comme une flèche hésitante,
non pour effacer l'ombre mais lui imposer sa limite.
Dans la clarté qui tarde, je reconnais ma propre attente,
cette fidélité à ce qui s'ouvre même dans l'épuisement.
Le jour n'efface pas la nuit mais il la fend, comme une peau trop sèche,
il l'écorche comme une lumière fragile, une blessure de clarté
offerte à qui sait la recevoir humblement, sans fard et sans détour.

3.

Je pense alors aux visages rencontrés dans la nuit,
à ceux qui s'effacent dans le silence des chambres,
et dont le souffle s'amenuise comme une lampe mourante.
Le coq partage leur peine, il chante malgré la fatigue,
Il semble dire qu'au-delà de l'ombre demeure une aurore.
Son chant brisé devient parole pour tous ceux qui s'en vont,
et sa gorge usée, un signe d'espérance, fidélité à la présence,
la lumière jamais s'éteint, même au seuil de l'obscur.

4.

Ainsi je veille, compagnon de ce coq hésitant dans la veille,
et dans le froid du matin je reçois son obstination.
Je reçois son appel comme un mendiant qui n'attend rien,
mais qui prend ce qu'on lui donne, sans arme, sans ruse,
Le jour n'efface pas la nuit mais il l'écorche pour qu'en saigne
Une lueur et cette clarté fragile me suffit comme partage.
Dans cette voix rauque résonne le monde entier,
et je sais que veiller, c'est accueillir le peu de cette lumière.

L'ASYMPTOTE DU SOI

La vie trace sa courbe fragile et limitée,
elle monte puis s'incline, portée par son élan,
elle ploie sous le poids du temps qui la cisaille,
elle persiste pourtant dans sa forme blessée,
cherchant au-delà d'elle-même un sens caché,
comme si chaque pas voulait franchir son bord.

À ses côtés veille une droite invisible,
asymptote du Soi, figure de l'Esprit,
pure et sans détour, infinie dans sa course,
elle accompagne la courbe sans jamais la toucher,
présence qui attire mais refuse la rencontre,
silence vertical au flanc du devenir.

La courbe tend vers elle comme vers une promesse,
elle croit s'approcher, toujours plus près,
mais l'écart demeure, fissure irréductible,
aucune main ne peut combler cette distance,
le tragique se loge dans ce refus d'union,
l'impossible réconciliation des deux figures.

Et pourtant c'est là que la vie s'allume,
dans la soif jamais étanchée du rapprochement,
dans l'appel creusé au cœur de chaque instant,
comme si le manque faisait naître la lumière,
comme si l'absence révélait le plein,
comme si l'écart ouvrait un passage.

Ainsi le tragique devient demeure,
non point accident mais structure essentielle,
lieu où la vie se heurte et s'élève,
lieu où le Soi approche sans jamais se donner,

l'homme demeure entre la courbe et sa droite,
témoin lucide d'un infini inatteignable.

LA SPIRALE ET L'ANNEAU

1.

Du fond de la faille s'élève le premier mouvement,
Un appel muet qui ne connaît pas le retour,
Il n'a pas de terme, il ne cherche pas d'ailleurs,
Il se développe dans l'infini de son propre élan.
À chaque instant il porte son poids d'éternité,
Comme si la durée s'embrasait dans une braise intacte.
Dieu, l'homme, la nature, le monde s'y inscrivent ensemble,
Tous emportés dans le vertige d'une volute ascendante.

2.

La spirale n'offre pas une terre promise,
Elle donne à chaque pas l'éclat d'une source jaillie,
Elle n'exige pas l'attente, elle confère la présence,
Non pas un futur, mais l'éternité de l'instant.
Et dans son emportement s'élargit un cercle invisible,
Celui d'une communauté d'Esprit qui prend forme,
Non donnée d'avance, mais façonnée par l'élan partagé,
Un cercle qui s'ouvre et ne se referme jamais.

3.

Alors le souffle n'est pas dilatation mais passage,
Il traverse tout, il anime l'inertie des pierres,
Il se fraie chemin dans la chair des vivants,
Il nourrit le feu secret qui couve dans les failles.
Ce souffle ne promet pas de salut, il donne présence,
Il fait palpiter le monde de son rythme obscur,
Il maintient vivante la mémoire de l'origine,
Et s'élève comme une clameur vers l'infini.

4.

Face à lui, l'anneau demeure immobile et attentif,
Il ne s'élance pas, il veille, il rassemble,
Il tient en cercle le ciel et la terre,
Les dieux et les mortels unis dans la danse.
Nul ne s'arrache, chacun a sa demeure,
Le cercle est une garde, un abri, une fidélité,
Il ne connaît ni fuite ni rupture,
Il demeure au centre, là où réside le langage.

5.

Car le langage est source et non sommet,
Il n'élève pas vers un au-delà, il recueille,
Il abrite les contraires dans son cercle invisible,
Il tisse l'unité des quatre qui se répondent.
Le ciel, la terre, les dieux, les mortels s'y accordent,
Non dans l'essor, mais dans l'appartenance,
Non dans l'ouverture, mais dans la garde,
Le langage est l'anneau qui rassemble l'être.

6.

Ainsi se dressent face à face deux figures,
La spirale et l'anneau, le devenir et la garde.
L'une s'élance, l'autre retient, l'une ouvre, l'autre abrite,
Deux mouvements contraires et pourtant nécessaires.
La spirale est promesse de l'infini,
L'anneau est fidélité à ce qui demeure,
Et peut-être n'y a-t-il pas de vérité plus haute
Que leur tension secrète, toujours recommencée.

7.

Car le devenir a besoin de la garde pour durer,
Sans l'anneau, il se perdrait dans la dispersion,
Il s'éteindrait comme une flamme sans abri,

Il ne connaîtrait pas le repos de l'appartenance.
Et l'anneau, sans la spirale, se figerait,
Il tournerait à vide dans sa répétition close,
Il se consumerait dans son cercle immobile,
Privé du vertige qui lui donne la vie.

8.

Alors l'Esprit respire dans deux souffles conjoints,
Il s'élève dans l'essor de la spirale infinie,
Et il demeure dans la garde de l'anneau fidèle,
Ouverture et appartenance s'y répondent.
L'une trace le chemin, l'autre fonde la demeure,
L'une invente, l'autre recueille,
Et de leur accord naît l'unité cachée,
Un monde illuminé par l'éternité et l'infini.

9.

Car l'éternité traverse le temps en le figeant,
Elle le suspend dans l'éclat de l'instant plénier,
Elle immobilise la fuite en un cristal de présence,
Elle inscrit le devenir dans la densité d'un centre.
Chaque seconde est absolue, chaque souffle est plénitude,
Le passage devient repos, l'instant devient absolu,
Et l'homme reconnaît dans l'éclair du présent
Le poids de l'infini abrité dans le fini.

10.

Mais l'infini traverse toute chose en l'ouvrant,
Il ne fige pas, il déchire, il dilate, il aspire,
Il disperse les contours, il délie les attaches,
Il conduit le monde vers l'élan de l'inachevé.
Nulle clôture ne peut le retenir, nulle limite l'arrêter,
Il s'insinue comme un feu dans la trame des êtres,

Et chaque fragment du réel devient passage,
Un seuil vers un dehors qui ne se ferme jamais.